

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 5

Artikel: Patinage et patineurs
Autor: F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187591>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Puis elle fait entrevoir après les tribulations de la terre, le grand café que Dieu nous préparera lui-même dans le ciel.

Voilà les scènes burlesques qui nous attendent et que l'Armée du Salut substitue à l'interprétation simple et respectueuse de l'Evangile. Nous ne conseillons à personne d'assister à ces conférences dans l'intention de provoquer du scandale. Nous préférierions qu'à l'arrivée de l'Armée, l'Autorité municipale lui délégât quelques notables pour lui présenter, sur une planche à gâteau, les clefs de la ville, entourées de pain et de sel en signe de paix. Cela suffirait à faire comprendre à ces fougueux missionnaires, que la ville est conquise, qu'ils n'ont plus qu'à se retirer et à aller plus loin continuer leurs exploits. La musique de Lausanne pourrait saluer leur départ en jouant l'air :

Miss Booth s'en va-t-en guerre,
On ne sait quand elle reviendra, etc.

Les tendances cléricales de M. Gambetta.

Plusieurs de nos lecteurs se souviennent peut-être d'une certaine polémique, dans les journaux cléricaux de Genève et du Valais, qui avait toutes les allures d'une tempête dans un verre d'eau. C'était dans l'automne de 1879. M. Gambetta faisait une villégiature de quelques semaines sur les rives de notre lac. Le temps favorable conviant aux excursions, on se décida un jour à visiter le Val-d'Illiers. La caravane se composait de plusieurs voitures. Sur le siège de l'une d'elles, occupée par Gambetta et quelques amis, rayonnait la sympathique et joviale figure du défunt major M..., de Montreux.

Après avoir rapidement traversé la vallée du Rhône, puis gravi à pas lents la route abrupte qui conduit dans le haut de la vallée de la Viège, on éprouva le besoin de se rafraîchir, car on venait d'arriver au village de A... — Nous évitons les noms propres pour n'être désagréable à personne. — Un jeu de quilles, dans le voisinage de l'auberge, fixa l'attention de la société, et bientôt ce site champêtre, dans nos Alpes, devint le théâtre d'une lutte moins dramatique assurément, mais non moins ardente que celles qui jadis, sous le régime du dictateur, avaient ensanglanté les rives de la Sarthe et de la Loire.

Entre temps, un jeune ecclésiastique s'était approché du groupe des joueurs. Était-ce simple curiosité? Était-ce le désir, assurément excusable, de voir de plus près l'homme le plus considérable de la France?... Nous ne saurions le dire; mais, d'après ce qu'on racontait alors, l'honorable disciple de saint Augustin aurait fini par participer au jeu, sur l'invitation cordiale qui lui en fut faite.

Un prêtre jouant aux quilles avec Gambetta!... quel crime abominable!...

Le récit de cette aventure fit d'abord le tour de plusieurs journaux du Valais, et fut reproduit ensuite par d'autres organes de la presse romande, même par le docte *Journal de Genève*. Il paraît toutefois qu'on s'était mépris sur la localité, et qu'on avait attribué au curé du village, ce qui était le fait du vicaire du hameau voisin, ou *vice versa*. De là un orage terrible amassé sur la tête du pauvre

joueur, mais, en même temps, expédient ingénieux et hardi de la curie; car, si Rome a ses foudres, elle possède aussi son arsenal de ruses. Aussi se tira-t-elle bientôt d'affaire dans cette situation embarrassante, occasionnée par l'impardonnable légèreté d'un petit prêtre rural. Il arriva donc que le curé du village de B..., désigné par erreur, protesta hautement contre la calomnie. « Jamais, disait-il, on ne le verrait commettre un acte aussi abominable, en si mauvaise compagnie surtout! »

Quant au vicaire de A..., le véritable délinquant, il crut devoir se tenir coi. Cet incident n'eut pas d'autres suites; le silence se fit donc sur toute cette histoire; le clergé crut la morale suffisamment vengée, et le grand public finit par considérer la chose comme un de ces nombreux canards dont la presse régale de temps en temps ses lecteurs.

Un jour, cependant, la lumière se fit, pour quelques-uns du moins. L'écrivain de ces lignes, en compagnie d'un de ses compatriotes, eut l'occasion de voir M. Gambetta à Paris. C'était au Palais-Bourbon, car l'illustre tribun venait d'être investi de la présidence de la Chambre des députés. Nous passâmes par plusieurs salons superbes, conduits par des huissiers à la stature imposante, qui paraissaient avoir le tempérament de recevoir, avec un dévouement égal, leur salaire de tous les régimes, et de voir ceux-ci trépasser, avec l'indifférence philosophique des fameux fossoyeurs d'Hamlet.

Aujourd'hui qu'à peine la dépouille mortelle du grand patriote français vient de franchir le seuil de ce palais, ce souvenir se présente de nouveau et avec une certaine vivacité à mon esprit, et les comparaisons philosophiques ont un certain droit d'actualité.

Nous arrivâmes dans un troisième ou quatrième salon, décoré de Gobelins, au milieu duquel Gambetta était installé dans un fauteuil, devant une grande table. Il nous reçut avec cette politesse de cœur un peu familière qui ne le quittait qu'au moment où la situation faisait appel à l'homme public, et où tout son être subissait une transformation aussi instantanée qu'étonnante. Après avoir discuté ce qui tenait à notre mission d'affaires, la conversation prit une tournure plus générale. Je profitai de cette circonstance pour raconter à M. Gambetta tout le bruit qui s'était fait autour de son excursion au Val-d'Illiers, et la polémique qui s'en était suivie dans les journaux cléricaux. Il se laissa aller à son gai et franc rire, en confirmant d'ailleurs l'authenticité du fait et donnant des détails fort amusants sur la façon dont l'honorable ecclésiastique valaisan avait relevé et attaché sa soutane, afin de dégager ses mouvements pour mieux lancer la boule.

Gambetta termina ce récit par cet aveu très significatif : « Il faut convenir que ma première tentative sérieuse de me rapprocher du clergé, a eu un maigre succès. »

L.

Patinage et patineurs.

Ils n'ont décidément pas eu de chance cet hiver, les amateurs de patinage. Le beau froid sec, qui, en faisant relever les cols de manteau et rougir les nez,

dalle le sol et transforme l'étang de Romanel en armoire à glace, le vrai gel enfin, n'a duré que deux ou trois jours. L'impitoyable « redoux », avec son cortège de rhumes de cerveau et de pataugeage, est venu fondre, avec la belle glace, les espérances des nombreux patineurs et patineuses de notre ville.

Quels désappointements ne cause pas ce malheureux dégel ! D'autant qu'il a presque toujours l'impertinence d'arriver le dimanche, alors que tant de personnes, occupées la semaine, se sont fait une vraie joie d'aller patiner. On a pris rendez-vous, un tel ou une telle y sera ; les patins, frais aiguisés, sont sortis de leur armoire, et crac ! ce diable de soleil vient tout gâter.

C'est qu'elles ont bien leurs charmes, ces belles après-midi de patinage et, la semaine passée, j'ai constaté avec plaisir que, sur la glace, on continue à se moquer de l'absurde : « qu'en dira-t-on », dont on se soucie tellement à la ville. Ainsi, tel jeune homme, qui, craignant qu'on ne le fasse passer pour fiancé, n'osera demander dans la rue des nouvelles de sa santé à telle jeune fille, patinera toute l'après-midi avec elle, rentrera avec elle en ville, sans que l'opinion, si pointilleuse, songe à en tirer la moindre conclusion. En félicitant la jeunesse de cette trêve que l'opinion lui accorde, j'avoue qu'il y a là une anomalie de jugement que je ne m'explique pas très bien, et qui semble prouver, qu'à Lausanne du moins, la glace ne se rompt jamais si vite... qu'en patinant.

En outre de cette semi-familiarité autorisée, le patinage offre à l'observateur une foule de types curieux à étudier, depuis le patineur savant qui, travaillant seul et soucieux dans un coin de l'étang, passe son temps à faire des S et des arabesques et doit, en somme, s'ennuyer considérablement, jusqu'au monsieur d'âge mûr, qui patine par hygiène et « parce que cela fait du bien », glissant avec conviction et recueillement en semblant dire à ceux qui le regardent : « Voilà comme vous devriez faire pour vous bien porter. » Il y a encore le patineur peu veinard, qui a toujours un patin qui ne tient pas, une courroie qui lui fait mal, et qui arpente continuellement l'étang, un patin à la main et l'autre au pied, boitant et racontant ses mésaventures à un tas de gens que cela n'intéresse pas du tout.

Quant aux types féminins, ils se subdivisent en deux classes : la jeune fille qui sait patiner et celle qui ne sait pas. Autant la première, filant droite et serrée dans son manteau, ses petites mains dans son manchon, est gracieuse et charmante, autant la seconde, soutenue sous chaque bras par deux cavaliers résignés, patinant sur place et courbée en deux comme par une quinte de toux, perd absolument toute poésie.

Un conseil, en passant, à celles qui ne savent pas patiner. Qu'elles aillent prudemment apprendre le matin, lorsqu'il n'y a personne, escortées d'un frère ou d'un cousin sans conséquence, et qu'elles ne réapparaissent qu'initiales. Ce sera, je crois, dans leur intérêt.

L'homme ou le gamin qui apprend bravement tout seul, est beaucoup moins pénible à voir que la femme ; il arrive même quelquefois, avec ses gestes

de pantin et ses patatras inattendus, à des succès d'hilarité qui sont presque des triomphes.

C'est donc la semaine passée, tout en patinant et à la recherche d'un article, que j'ai fait les observations ci-dessus. J'en ai malheureusement fait d'autres, moins réjouissantes, et qui pourraient bien être la juste punition de ma franchise de jugement sur les femmes qui ne savent pas patiner. Je n'ai jamais été très fort patineur, mes occupations et les nombreux dégels dominicaux ne m'ayant permis que d'arriver à me tenir sur mes jambes et à patiner droit devant moi, sans aucune grâce. Aussi, après avoir fait consciencieusement deux fois le tour de l'étang dans ces conditions, je constatai avec douleur deux choses pénibles : 1° que je patinais encore plus mal que précédemment ; 2° que cela ne m'amusait pas du tout. Et, songeant aux jolis retours d'autrefois, bras-dessus, bras-dessous, je regagnai seul piteusement la ville, tandis que mes gieux de patins, suspendus à mon cou, semblaient me dire à chaque pas : « Tu vieillis, mon bon. »

Et comme, malheureusement, ils n'avaient que trop raison, je me dis tristement : « Allons, encore une illusion au panier, le patinage et les jolis retours. »

F.

Rapataire et lo portier dâo tsaté dé Mourtsi.

Lâi avâi dein lo teimps pè lo tsaté dè Mourtsi (c'est vo derè que y'a dza onna vouarba dè cein), on certain gaillâ que lâi étâi à maitrè, et que sè tegnâi adé dein on espèce dè quicajon po repondrè âi dzeins qu'aviont oquiè à fèrè per tsi lo tsatellan. L'avâi don lo grade dè portier. Cé coo étâi on crouïo bougro que ne vaillessâi pas la maiti dè Paris ; assebin l'étâi câyi dè tot lo mondo, ka se dévessâi fèrè fèrè dè l'ovradzo à n'on cherpentier, on martseau, on potâi, on tapa-seillon, âo bin mémameint à n'a dzein dè pè Mourtsi, po dâi dzornâ, ye desâi bin âo Monsu que cein cotâvè tant, et coumeint l'étâi li que recédiâi l'ardzeint po payi clliâo z'ovrà, l'âo ravaudâvè lo travau po poâi gardâ oquiè por li, que l'étâi 'na granta tsaravouta.

On dzo que y'avâi on batsi pè lo tsaté, l'aviont tot met pè lé z'écoualès et l'âi dévessâi avâi on tirebas dâo melion. Rapataire, dè pè Lussery, qu'avâi prâi onna bouna panérâi dé pesson dein la Venodze, et que savâi que batsivont pè Mourtsi, sè peinsâ que l'ein aviont petétrè occasion, et l'âi tracè avoué sa lotta. Arrevâ lé, tràovè ce crouïo guieux dè portier et lâi demandè se l'ont fauta dè pesson. L'autro va demandâ à la cousenâire que l'âi dit què oï, dè vito fèrè eintrâ cé l'homo, que cein ne poivè pas mi sè reincontrâ. Adon lo portier revint et dit à Rapataire : « Vouaïque, n'ein ont pas tant fauta ; mâ tot parâi sè porrâi que l'ein preindront. Vo laisséri eintrâ se vo volliâi, mâ à condechon qu'ein saillesseint vo mé baillâi la maiti dé cein qu'on vo payérâ. Se vo refusâ, vo pâodè vo z'ein allâ tot lo drâi. » Ma fâi, Rapataire, que cognessâi lo lulu et qu'avâi einviâ dè lâi bailli on aleçon sein lo trompâ, lo lâi pro-met ; ye portè sa lotta pè l'hotò, iò on lâi atsité tot son pesson.

— Ora, diéro est-te ? se lâi fâ la cousenâire.

— 20 coups dè chaton, se repond.